



POUR QUI SOMME LE ROCK?

Un Américain qui vient faire du rock en France, c'est déjà bizarre. Mais s'il regrette en plus de n'avoir pas fait la guerre d'Espagne...

PAR PHIL CASOAR - PHOTOS : DANIEL LAINE

De chaque côté de la route s'étend un paysage de poussière ocre, parsemé de charbons et d'oliviers secs et tordus. A droite, un léger escarpement coiffé d'une chapelle aux tuiles recuites par le soleil, entourée d'ifs sombres. Perpendiculaires à la route, de légères dénivellations strient le terrain sur plusieurs centaines de mètres. Ça et là, des restes de barbelés rouillés s'enchevêtrent. Comme un compas ambulante, Théo arpente de ses grandes quilles le sol brûlé.

« Regarde! Je suis sûr que c'était des putains de tranchées! Et ces putains de barbelés datent de cette putain de guerre! »

Théo s'excite sur ces vagues vestiges. Je cavale pour rester à sa hauteur, et je ne peux pas m'empêcher de le charrier un peu : « Oh, t'emballe pas... ces barbelés, c'est peut-être juste un berger qui les a foutus là, il y a vingt piges. » Mais je partage l'émotion de Théo. Sur cette terre craquelée passait le front de Madrid pendant la guerre civile espagnole. Et quarante-cinq ans plus tôt, presque jour pour jour, le 6 juillet 1937, les Républicains déclenchaient ici une offensive sur le village de Brunete, tenu par les fascistes.

Parmi les troupes lancées contre les positions franquistes, deux bataillons de volontaires américains des Brigades Internationales montaient à l'assaut, dans la même chaleur étouffante.

Théo Hakola, lui aussi, est américain. Il a vingt-sept ans, vit à Paris et chante dans un

groupe de rock, *Orchestre Rouge*. Ce grand Amerloque décharné s'impose comme un personnage sensible, émouvant, sincère et passionné. La veille, *Orchestre Rouge* a joué au Rock-Ola, la boîte branchée de Madrid, devant un public mélangé d'andalous bons enfants et de punks espagnols à crête d'Iroquois.

Et là, Théo s'emballe comme un gosse devant ce champ de bataille oublié, inspectant fiévreusement une ruine de briques roses constellée d'impacts de balles, comme s'il cherchait les fantômes errants des jeunes Anglo-saxons venus se faire trouer la peau pour leur idéal anti-fasciste.

Théo voue un grand respect et une admiration romantique aux volontaires des Brigades Internationales. Et ça n'a rien d'abstrait, car il compte beaucoup d'amis parmi les anciens du bataillon Abraham Lincoln. Théo les a connus à New York, dans les années soixante-dix. Il a tiré de leurs souvenirs un scénario de film, *The other war*, qu'il garde sous le coude depuis cinq ans, faute de temps pour s'en occuper.

A vingt ans, Théo s'est enflammé pour la guerre d'Espagne en lisant *Catalogne libre* de George Orwell, sans doute le livre le plus cru et le plus sincère sur le sujet. George Orwell, venu à Barcelone pour écrire quelques articles, s'engagea dans les milices du P.O.U.M. trotskiste et se ramassa une balle dans la gorge. Comme lui, un grand nombre de jeunes poètes anglais rejoignirent les rangs des Briga-

des Internationales. L'un d'eux, W.H. Auden, écrivait ces vers :

« Nos pensées ont pris corps ; les formes menaçantes de notre fièvre sont précises et vivantes ! » Beaucoup seront tués, comme le petit-fils de Charles Darwin, John Cornford et Julien Bell, le neveu de Virginia Woolf.

A l'Université tout en poursuivant des études d'histoire politique, Théo donnait un cours sur la guerre civile espagnole. Pour se documenter, il a rencontré plusieurs anciens des Brigades Internationales.

« Le premier s'appelait Steve Nelson, il était commissaire politique de la 15^e Brigade Internationale, c'est vraiment le chef de tous les vétérans du bataillon Lincoln... Ils se surnommaient eux-mêmes les troglodytes, et ils crèvent comme des mouches au fil des ans. Steve Nelson, tout le monde le respecte toujours, même parmi les communistes américains. Parce qu'il a quitté le P.C., comme beaucoup d'anciens des Brigades dans les années cinquante, suite à Staline, Budapest et tout ça... »

Alors, un jour de 1974, Théo frappe à la porte de Steve Nelson. Le vieux bonhomme vit à Manhattan, dans un appartement étriqué et un peu crade. Ancien charpentier, d'origine yougoslave, Steve a de grosses pognes et un regard doux et calme. Un type très modeste qui s'étonne un peu de voir ce gamin de vingt ans s'intéresser à son passé.

Théo ému, se souvient de ce premier

contact avec un ancien des Brigades. Enfin, il voyait en chair et en os un type qui avait vécu cette épopée que lui connaissait seulement par les bouquins qu'il avait dévorés.

« J'ai la tête bourrée de ces images, et quand je rencontre des gens qui ont touché à l'Histoire avec leur propre corps, leurs risques et leurs passions, ça me bouleverse. »

On roule vers Brunete, une petite bourgade espagnole écrasée par le soleil de l'après-midi, avec des maisons couleur de sable, aux balcons de fer forgé. On s'arrête dans un café. Derrière le rideau de perles, quelques hommes gras en maillot de corps regardent le Mundial à la télé, affalés sur leur chaise. Rien n'évoque les combats acharnés que se livrèrent ici Phalangistes et Républicains. Théo me raconte ses relations avec les vieux des Brigades :

« Je passais avec eux de longues nuits à bouffer et bavarder. Ils ressemblaient tout simplement à des vétérans de n'importe quelle guerre. Souvent la politique n'était pour rien dans les histoires qu'ils racontaient, c'était juste la motivation derrière... Ils parlaient de cul, mettaient en boîte les commissaires politiques. J'ai enregistré cette histoire orale qui sans ça serait perdue. Des anecdotes vraiment loufoques : imagine un mec en train de nettoyer son revolver en discutant avec un copain. Tout en parlant, il pointe le revolver sur son pote. L'autre lui dit : t'es con, arrête de me viser avec ton flingue quand tu me parles. Oh, ça risque rien, répond l'autre, il n'est pas chargé. Il applique le canon contre sa tempe. Il appuie sur la gachette... Boum ! S'enlève la moitié de la tête, et s'effondre... Son pote est tellement choqué qu'il engueule le cadavre. « Mais t'es con, t'es complètement débile ! »

« Je me dis que la guerre, ça doit être une expérience, et peut-être aussi un truc à faire »

Les parents de Théo ont divorcé quand il avait seize ans.

« Alors, c'est pas pour dire que je suis tout le temps à la recherche de mes parents, mais bon, ma famille n'est pas une réussite, et les anciens des Brigades remplaçaient un peu les grands-parents que je n'ai pas connus... C'était touchant, ils me bourraient de bouffe, comme des mémés espagnoles, ils voulaient rencontrer mes petits amours... »

Théo a envoyé le premier 45 tours d'*Orchestre Rouge* à plusieurs d'entre eux. Le morceau « Kazettler Zeks » inspiré par le livre de Jorge Semprun *Quel beau dimanche*, raconte le destin tragique des volontaires juifs, polonais, tchèques qui, après avoir combattu le fascisme en Espagne, connurent les camps de concentration nazis, puis les goulags staliniens et les potences des démocraties populaires :

« Like dust in a stream of sun / The same snowflakes danced on / In rays from lights on the walls / In frozen Kolyma / And icy Buchenwald » (Comme de la poussière dans un rayon de soleil / Les mêmes flocons de neige dansaient / Dans les faisceaux des projecteurs sur les murs / Dans Kolyma gelé / Et Buchenwald glacé.)

Retour à Madrid. Dans la vitrine d'un bazar de jouets, on tombe en arrêt devant un soldat de plomb. Il porte un calot kaki, une chemise bleu-roi, un pantalon boutonné aux genoux et des bandes molletières. Sur le socle

de bois, une étiquette dorée mentionne : « Volontaire du Bataillon Abraham Lincoln ». Jolie coïncidence. Je fais cadeau du brigadier miniature à Théo, et je lui demande :

« Si tu avais eu vingt ans en 36, tu serais venu te battre ici ? »

— Je ne veux pas me faire d'illusions sur ce que je pourrais faire ou ne pas faire... Mais je serais probablement parti, par peur de ma propre peur. Mais va savoir, je me serais peut-être comporté comme un lâche et j'aurais été fusillé ! C'est sûr que ce qui pousse quelqu'un à dire « je vais risquer ma peau pour un idéal », ça me fascine... Comme Orwell qui se dit : « je ne vais pas lutter pour la république avec mon stylo, je vais prendre un fusil ! » Ou ces jeunes poètes anglais qui auraient pu continuer à mener une vie bien confortable, et qui se sont fait tuer par romantisme... mais je ne veux pas me leurrer : beaucoup sont partis parce qu'ils en avaient marre de la vie, ou par goût de l'aventure, et d'autres simplement pour épater une petite amie communiste qui ne les aimait pas assez, pour montrer qu'ils avaient des couilles... On peut imaginer un tas de raisonnements, comme dans n'importe quelle histoire, n'importe quelle guerre... »

Théo reste un moment silencieux. Tout à l'heure, on est passés en voiture devant la Cité Universitaire de Madrid. Là, en novembre 1936, les milices populaires, les Brigades Internationales et la colonne anarchiste de Durruti avaient stoppé l'avance franquiste sur Madrid. Une boucherie héroïque et grand-guignolesque se déroula dans les amphis et les labos. Les deux camps s'envoyaient des grenades par les ascenseurs, se mitraillaient à travers les plafonds crevés, s'étripaient à l'arme blanche dans les escaliers.

A l'hôpital-clinique, des Maures de Franco crèverent d'avoir bouffé des bestioles qui avaient servi à des expériences d'inoculation. Théo suit le fil de sa pensée :

« Disons que vivre toute une vie sans avoir fait l'amour, c'est quand même dur, et vivre toute une vie sans avoir été ivre-mort ou raide-défoncé, ce serait aussi dommage... Alors vivre toute une vie sans avoir jamais affronté des balles, sans risquer ta vie pour une chose à laquelle tu crois, plutôt qu'en escaladant une montagne, vivre toute sa vie sans avoir fait ça — comme moi —, ça aussi c'est peut-être dommage. Pourtant la violence me fait dégueuler... voir le sang couler du nez de quelqu'un après une bagarre, ça me rend beaucoup plus malade que la plupart des gens... Alors je ne me fais pas d'illusions. Je me dis simplement que la guerre, ça doit être une expérience qui modifie ta vision de la vie, et que c'est peut-être aussi un truc à faire... »

On se balade dans les ruelles du vieux Madrid. Théo me montre une bâtisse couronnée de trois mansardés : l'hôtel où logeait Ernest Hemingway pendant la guerre civile. Et je songe à Robert Jordan, le héros de « Pour qui sonne le glas », jeune universitaire américain engagé dans un groupe de dynamiters. A la fin du roman, Robert Jordan, blessé et se sachant fichu, attend derrière sa mitrailleuse, allongé sur les aiguilles de pin, que débouche l'escadron de cavalerie fasciste. Et je pense aussi aux paroles d'une des chansons de Théo, « Hole in his thigh » (trou dans sa cuisse) :

« The boy dreams about guns/He's afraid of them and he loves them/The boy dreams about war/ He's afraid of his fear, so he fights. » Je regarde Théo :

« Mais pour quelle cause voudrais-tu mourir aujourd'hui ? La guerre d'Espagne était probablement la dernière cause romantique et manichéenne.

— Tu connais les *Angry Young Men*, ce courant de littérature anglaise des années cinquante ? La pièce qui avait un peu lancé ce mouvement, c'était « Look back in Anger » de John Osborne. Le personnage central, Jimmy Younger, complètement désabusé, en colère s'exclame : « There are no good brave causes left to die for anymore... We had all that done for us in the thirties and the forties when we were still kids. (Il ne reste plus de bonnes causes pour lesquelles mourir. On a fait tout ça pour nous dans les années trente et quarante quand nous étions encore des gosses !) »

— Tu le penses aussi ?

— Je pourrais le penser tout en me moquant de moi-même. Je l'ai pensé d'une manière sentimentale, émotionnelle, mais si je réfléchis profondément, je me dis : heureusement qu'il n'y a pas une chose pour laquelle je dois mourir. Non, dommage quand même qu'il n'y ait plus de bonnes causes pour mourir... Mais je n'aime pas la mentalité mythomane qui pousse les gens à chercher malgré tout une cause pour laquelle ils peuvent crever. Pierre Goldman faisait ça. »

Jeune homme en colère. Ça colle bien à Théo.

Théo ne veut pas que sa révolte s'érousse. Il veut garder intacts son dégoût et sa colère. Il a le cul entre la génération anti-guerre aux Etats-Unis, — celle de mai 68 en France, et la génération du punk. « Peut-être que ça m'a donné un regard critique sur les deux, que tu ne peux pas avoir si tu appartiens à l'une ou l'autre... Et chez les deux, je constate une perte de révolte, une façon, peut-être pas de tout accepter, mais d'être bien moins inquiet avec l'âge. A chaque génération, c'est la même histoire : on fait sa petite révolte adolescente, et puis bon, à vingt-cinq ans, faut quand même devenir sérieux, trouver un boulot, une copine, faire des gosses... Comme les autres ! »

« Le punk, ce n'était qu'une révolte adolescente, avec un certain vide derrière des slogans faciles du style : *Tremblez bourgeoisie, l'Anarchie est pour demain, Destroy* et tout ça... Pareil pour la révolution soixante-huitarde, ça ne leur tenait pas tant à cœur, c'était plus lié à d'autres choses que montre le film *Mourir à trente ans*. Des histoires de compétition adolescente, voire des histoires de cul. Manipuler autant de gens, organiser un mouvement de masse, et les envoyer attaquer des flics simplement pour résoudre des problèmes personnels, je trouve ça inadmissible... »

Théo me raconte qu'il a commencé un roman. Une adaptation de la légende de Zorro. Il replace le justicier masqué dans l'Espagne de 1936.

Théo résume l'intrigue :

« Un aristocrate, grand propriétaire terrien désargenté, fait appel à son fils parce qu'il a des problèmes dans son village. La République est au pouvoir, les paysans occupent des terres. Mais le fils est un lâche, un pauvre type, un obsédé sexuel — la seule sécurité qu'il trouve dans la vie, c'est d'être à l'intérieur d'une femme, enveloppé par la chaleur humaine — la pénétration, c'est vraiment son unique but. Tous ses amis señoritos sont devenus de grands phalangistes, et lui c'est vraiment la honte du village. Bien entendu, c'est lui qui va se transformer en Zorro. Mais pas du tout à la suite d'une démarche volon-

tariste, plutôt par un réflexe d'expiation puritaine : Zorro sort de lui, chlac ! Comme un double schizophrène, en réponse à la vie dépravée qu'il mène, à la classe dont il est issu, à sa lâcheté. Un Zorro très maladroit, parce qu'il n'a pas de connaissances politiques. Il croit bien faire en tuant des señoritos phalangistes, pour aider les anarchistes de la CNT, mais eux le prennent pour un agent provocateur bizarre. Et puis Zorro est amoureux de sa sœur, une fille qui n'est jamais sortie de la maison familiale, mais qui est bourrée de sens commun. Elle tombe amoureuse de Zorro, parce qu'elle trouve que ce qu'il fait est juste. Et elle découvre une bonne vie sexuelle avec son frère. Bien entendu, elle ne sait pas que Zorro est son frère... »

Ah, bigre, évidemment, ce Zorro politico-psychanalytique, c'est autre chose que la version d'Henri Salvador... Je fredonne « Zorro est arrivé é é » et je plaisante :

« C'est un autoportrait ? »

– Tu rigoles ! Oui, les deux personnalités de Zorro sont les deux extrêmes que je porte en moi : le côté hédoniste, jamais concrétisé, et le côté justicier révolutionnaire, qui ne se réalise pas non plus.

Dans le roman, j'exagère ces deux images possibles de moi, probablement des images que beaucoup de gens que je connais pourraient pousser en eux. »

Théo aimerait bien en tirer un film. « Tu sais qui je verrais dans le rôle de Zorro ? Philippe Pascal ! » Hé, hé, le chanteur de feu Marquis de Sade, le seul groupe rock français pour lequel Théo éprouve du respect.

Mais Théo ne vit pas seulement dans des rêves de justicier anarchiste et la nostalgie d'une guerre révolue. Il a aussi les pieds dans son époque, et il s'est engagé concrètement pour l'Espagne à l'époque du franquisme agonisant.

Une musique violente, crispée, émotive, sans frivolité. Un rock généreux et introspectif.

En 1975, à New York, secrétaire du U.S. Committee for Democratic Spain, il se démenait pour soutenir les « Dix de Carabanchel », les dirigeants des commissions ouvrières emprisonnés en Espagne. Venu à Londres pour poursuivre ses études à la « London School of Economics », Théo se lie d'amitié avec Fernando, un andalou costaud, brun et barbu, au regard d'enfant. Fernando est proche du Partido del Trabajo, une scission maoïste du P.C. espagnol.

Décembre 1975, Franco casse enfin sa pipe. Théo et Fernando se biturent copieusement pour fêter l'événement.

« Qu'est-ce que tu bricoles à Noël ? demande Fernando.

– Pas grand chose, répond Théo.

– Viens donc en Espagne, à Madrid, passer les fêtes avec ma famille. »

Théo saute sur cette occasion de connaître enfin l'Espagne. Mais à Madrid, les maoïstes du Partido del Trabajo veulent déclencher une grève générale pour réclamer la démocratie. Il faut tirer des tracts. Et les ronéos des maos sont nazes. Il leur manque une pièce essentielle : le fin tissu de nylon qui recouvre le rouleau de caoutchouc et répartit l'encre sur le stencil. A l'époque, en Espagne, la vente de ces fournitures est contrôlée ; impossible de s'en procurer autrement qu'en clandestin. Le Parti

écrit à Fernando : « Puisque tu viens à Noël, peux-tu ramener ces pièces de Londres. » Fernando réfléchit... Si on le gaule avec ces pièces de ronéo, il va se retrouver dans de beaux draps. Deux semaines après la mort du Caudillo, le régime franquiste est plus dur que jamais. Il vient de fusiller cinq membres du FRAP et de l'ETA, juste pour montrer qu'il est paré à toute éventualité. Fernando demande à Théo : « Est-ce que tu serais d'accord pour passer ces fournitures ? Tu as la bouille du parfait étudiant américain, ils ne se méfieront pas de toi... et au pire, s'ils t'attrapent, ils t'expulseront... par contre s'ils me prennent, ils me baiseront la gueule ! »

– OK, je passerai tes trucs. »

La ligne politique du P.T. n'emballa pas Théo : « Marx, Lénine, Staline, Mao, j'appréciais pas trop – surtout tonton Joe ». Mais par amitié pour Fernando, Théo accepte.

« Bon, lui explique Fernando, tout ce que tu as à faire, une fois arrivé à l'aéroport, c'est attendre ! Les camarades t'identifieront. »

Fernando contacte son Parti et leur parle de Théo. « Mais qui est-ce ? » s'inquiètent ses camarades. Fernando les rassure. Les maos rechignent : « Ce n'est pas suffisant : on ne peut pas lui faire confiance simplement parce que tu l'aimes bien... C'est peut-être un agent provocateur. » Fernando finit par les convaincre, mais les maos restent méfiants. Et voilà Théo dans l'avion du vol Londres-Madrid, les pièces en nylon bien pliées entre les feuilles de cours, rangées dans des chemises en carton au fond de sa valise. Il a inscrit en code tous les numéros de téléphone de ses contacts à Madrid dans son calepin. A peine débarqué, il franchit sans encombre le contrôle douanier, touriste américain parmi d'autres. Et tout de suite, parmi la foule des visages qui scrutent les arrivants, il repère un de ses contacts. Une petite brune frisée. Oh, il ne la connaît pas, mais c'est la sœur de la copine de Fernando et elle ressemble bougrement à sa frangine.

Et alors, en grand couillon d'Américain naïf et enthousiaste, il la salue du poing levé, au milieu de l'aéroport bourré de gardes civils et de « grises ». Estomaquée par ce geste incongru, la brunette disparaît aussi sec dans la foule. Et Théo se retrouve les bras ballants. Mais un autre militant l'accoste discrètement. Et Théo, avec un grand sourire, débite la phrase convenue : « J'ai les cadeaux de Noël de Fernando ». Comme de vieux amis qui se retrouvent. Il accompagne les maos, deux couples banals, sur le parking de l'aéroport, et leur remet le matériel. Théo sourit en se remémorant cette histoire :

« Ce petit boulot n'avait vraiment rien d'héroïque... et puis bon, le coup de poing levé, c'était une gaffe ! »

Après ces vacances de Noël à Madrid, Théo va passer trois mois à Barcelone. Il bosse dans une usine qui fabrique des yeux de poupées. Il se retrouve dans une manif d'ouvriers barcelonnais qui tourne mal. « Les flics arrêtaient des prolos autour de moi, en leur collant carrément leur flingue sur la poitrine... et moi, je sentais plus que jamais le poids rassurant de mon passeport américain au fond de la poche de ma veste. »

Ayant pris une bonne dose de Catalogne, Théo rentre aux Etats-Unis, totalement dépaycé. Tout en terminant ses études, Théo se tape trente-six métiers : tour à tour baby-sitter, grouillot d'une minable compagnie de cinéma new-yorkais, éclairagiste et sonorisateur dans un club.

(suite page 157)



Et soudain Théo trouve qu'il s'encroûte à New York. Pour se secouer, il décide de repartir en Europe : « J'ai choisi Paris, parce que c'est quand même moins provincial que Barcelone. Et puis, il se trouve aussi que j'étais amoureux d'une Française, notre relation aurait depuis un moment, et ça allait m'arranger pour ma carte de séjour... » Mais à Paris, Théo se retrouve dans la dèche, largué par sa copine, sans amis. De nouveau, il se contente du premier boulot venu : serveur dans un restaurant, traducteur, prof chez Berlitz - d'où il se fait virer pour activisme politique. Parallèlement, il écrit des articles sur le cinéma pour des revues américaines - en particulier des entretiens avec Jorge Semprun, écrivain espagnol, ex-communiste, scénariste de Costa-Gavras, Alain Resnais, Losey.

Et puis Théo éprouve de nouveau le besoin de changer d'air. Il vient à New York pendant l'été 79. Et là, il se ramasse une grande claque : il découvre soudain le punk et tout ce qu'il a loupé en 77 : Richard Hell, Television et surtout les Clash.

« Le morceau qui m'a le plus tapé sur la tête, c'était « White man in Hammersmith Palais » - ce morceau contenait toute la poésie, toute la politique, toute la musique - un chef-d'œuvre qui expliquait tout. Je mets Joe Strummer sur le même plan que des poètes comme Pablo Nureda ou Antonio Machado ! »

Depuis longtemps, Théo écrivait aussi des poèmes : « D'un seul coup, j'ai eu l'évidence flagrante que des choses écrites sur le papier sonnent tellement plus fort et plus profond quand elles sont chantées ou même crachées par quelqu'un, avec de la musique autour. Alors je ne sais pas exactement ce qui m'a fait franchir le pas, mais j'ai décidé de collaborer avec des gens pour faire de la musique. Je ne me voyais pas obligatoirement chanteur. Je ne savais d'ailleurs pas si j'étais capable de chanter correctement. Je me voyais surtout parler, et aussi manager, « commissaire politique » d'un groupe. »

Paris. Une nuit noire et lourde rythmée par les pétards du 14 Juillet - comme une bandeson de guerre civile. Retour d'Espagne, on bavarde dans le petit deux-pièces de Théo, tout près de la Bastille où titube une foule de fêtards chassés par l'orage. Une lumière chiche éclaire Théo qui a déplié sa grande carcasse sur le canapé. Je suis fasciné par cette poitrine trop large et trop maigre à la fois. Cette carrure de porte-manteau, cette silhouette en carton découpé. « Je suis fichu comme un cure-dents, » plaisante Théo. Son visage aussi déconcerte : asymétrique, anguleux, les oreilles un peu décollées et des yeux bruns immenses. Il porte une étoile rouge en guise de boucle d'oreille, et une autre noire, tatouée sur l'épaule. Un Don Quichotte punk.

En débarquant dans le rock, Théo a compris que son air de rescapé de sanatorium pouvait séduire : « 77 m'a rendu beau ! Jusque-là je ne m'étais jamais considéré comme quelqu'un qui attirait les regards, je parlais plutôt avec un handicap - un physique pas éclatant pour les femmes - que mon caractère arrivait à surmonter. Et tout d'un coup, mon apparence coïncide avec le look d'un certain milieu rock. Pour être honnête, cette attirance physique que j'exerce soudain représente un des plus grands changements dans ma vie ! »

Théo nasille d'une voix monocorde d'enrhumé. Asthmatique, il est souvent cloué au pieu par la maladie. Il me raconte les débuts d'*Orchestre Rouge*. Revenu à Paris en janvier 80, Théo passe une petite annonce dans *Sandwich*, le supplément de *Libération*, pour dénicher des musiciens. Pas mal de réponses, mais une seule qui colle : un certain Denis Goulag - guitariste renfermé ! parfait contraste avec Théo l'extraverti. Après quelques cafouillages, le groupe se monte : outre Théo et Denis, un batteur, un bassiste et un autre guitariste. Respectivement accessoiriste de théâtre, prof de lycée et élève-institut. Des types qui n'ont rien à voir avec la petite scène rock branchée parisienne, qui ne traînent pas dans les boîtes à la mode.

De leur rencontre avec Théo va naître une musique violente, crispée, émotive, sans frivolité. Un rock à la fois généreux et introspectif, angoissé et révolté, rouge et noir, qui concilie des influences apparemment aussi contradictoires que Clash et Joy Division.

Le choc des tempéraments opposés du groupe joue sans doute pour beaucoup dans cette alchimie contrastée. Ils se baptisent *Orchestre Rouge*, hommage à l'organisation de Leopold Trepper, qui espionnait l'Axe pour le compte de l'Union soviétique pendant la dernière guerre. Théo avait d'abord proposé les *Karl Marx Brothers*.

La pochette de leur premier album montre une demi-douzaine de jeunes gens graves, debout, bras croisés, qui chantent autour d'un accordéoniste en calot militaire : c'est un groupe de maquisards étrangers de la Résistance française. Au dos, une autre photo : une jeune femme en espadrilles et uniforme de milicienne espagnole dort, la tête dans ses bras, accoudée à une borne. C'était le grand amour du photographe Robert Capa, morte en Espagne, écrasée par un tank à Brunete.

Mais les textes de Théo parlent aussi d'amour, comme « Soon come violence », qui décrit une relation qui porte en elle le germe de sa propre destruction. Et dans la pièce où nous discutons, une phrase en caractères gras, découpée dans un journal est épinglée au mur : « Toutes les histoires d'amour sont tristes. » Théo l'a utilisée dans une de ses chansons en français, plaquée au milieu d'un couplet, comme un collage dadaïste.

« Elle aime pour une poignée de jours / Toutes les histoires d'amour sont tristes / Donne-moi autre chose alors / Je cherche une drogue qui ne fait pas de mal. »

Je désigne le bout de papier :

« Tu as découpé ça où ? »

- Dans une interview de Roman Polanski, où il parlait de Tess. Le journaliste du *Monde* disait un truc du genre : « Mais c'est tellement triste, ce film » et Polanski répondait : « Mais toutes les histoires d'amour sont tristes ! »

- Tu ressens ça aussi ?

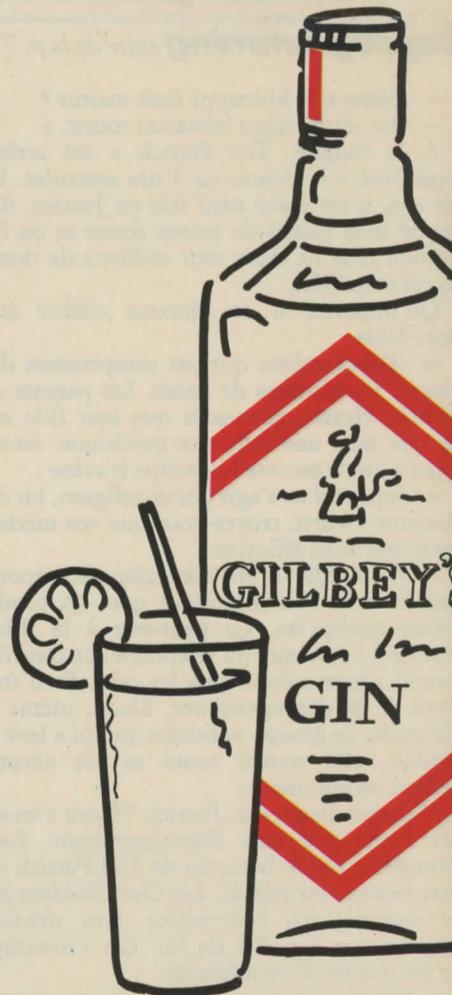
- En gros oui. Mais pour moi, la plupart des histoires d'amour sont formidables au début, et tristes à la fin... Comment veux-tu achever une histoire d'amour sans que ce soit triste ? »

Théo halète, le souffle court. On escalade les raides escaliers de la Butte Montmartre. Derrière nous, les toits de Paris palpitent, mer gris ardoise semée de cheminées oranges. On débouche place du Tertre, fendant une gadoue de touristes hébétés. Comme chaque soir, Théo se pointe à Radio Cité 96. En compagnie de son ami Thierry Planelle, il anime une émission rock : *Conviction*. Nom

(suite page 158)



**GILBEY'S GIN
POUR
CEUX QUI VIVENT
EN JEANS**



LONDON DRY GIN

significatif ! Perché derrière la console, Théo lance l'indicatif de *Conviction* : « Love will tear us apart » de Joy Division, groupe - culte qui incarne bien l'esprit de l'émission.

Ils reçoivent un courrier abondant de jeunes auditeurs enthousiastes.

Théo se sent un peu tiraillé entre deux milieux qui s'ignorent, les intellos de St-Germain-des-Près et les adolescents punks des Halles. « Je suis coincé entre le café de Flore et la Fontaine des Innocents » ricane-t-il. Je l'asticote un peu :

« Quand même, c'est bizarre de devenir chanteur de rock à vingt-cinq ans ! T'es plus un kid, hé !

— Ben, tu sais, je n'ai jamais eu de grande révolte adolescente, parce que dès l'âge de quinze ans je me comportais comme un adulte. Je traînais dehors, aussi tard que je voulais, et en même temps, j'avais les meilleures notes possibles au lycée. Je me sentais stable, content de moi, alors que la vie de ma mère ne tournait pas bien rond. Les rôles étaient un peu renversés. Et puis soudain, à vingt-cinq ans, je suis entré dans le monde du rock, de la poudre et des perfectos (*il déclame ça avec une emphase ironique*) et aussi d'une certaine adulation, pas obligatoirement méritée. Je me suis mis à vivre à vingt-cinq ans des choses qu'on fait habituellement à dix-sept ou dix-huit ans. Zoner la nuit, glander, ne pas ouvrir un bouquin pendant deux mois, rechercher des aventures amoureuses, une sorte de deuxième adolescence. Alors, ma vie a changé, mais elle n'a pas été bouleversée. C'est juste une autre étape. »

Du toit de l'immeuble qui abrite les locaux

de la radio, on découvre un panorama de carte postale. Sacré-Cœur et toute la sauce. Théo regarde par-dessus mon épaule. Il grommelle : « C'est beau Paris, hein ! Quel décor magnifique, mais vieux et vide... Y a rien d'osé et de nouveau à Paris, ou alors c'est tellement difficile à repérer. New York est une poubelle, mais ça frappe plus fort. Ici, ça stagne. Ce qui me choque, c'est la séparation des milieux, le côté anti-jeune, la dominance des vieux - et pourtant, j'ai du respect pour les vieux qui ont vécu - mais putain, que ce pays est vieux !

— Ben alors, pourquoi tu restes ici, grand con d'amerloque !

— Ecoute, franchement, c'est uniquement pour le groupe. Mon idéal, ce serait de vivre entre ici et New York. »

Depuis que Théo habite Paris, une des choses qui le met le plus en rogne, ce sont les contrôles policiers dans le métro et leur arbitraire mesquin. Ça ne loupe pas, il y a droit chaque fois. « Les flics français se comportent carrément comme une armée d'occupation », fulmine Théo. « Ça peut paraître gonflé de la part d'un étranger de dire ça, mais souvent vous ne vous rendez plus compte. »

Théo en est réduit à éviter certaines bouches de métro trop quadrillées, comme la Bastille, Chatelet et République. Le dernier coup, Théo a craqué. Il venait déjà de se faire contrôler deux fois, quand une troisième patrouille l'a interpellé au détour d'un couloir, Théo a râlé « On dirait carrément que c'est la Pologne ici ! » Un flic assez gêné a bafouillé « Oh, mais ne vous fâchez pas », mais un autre, un vieux, s'est approché « Qu'est-ce que vous racontez ? La Pologne ? » Il a jeté un œil sur la carte de séjour de Théo « Et aux

Etats-Unis, comment croyez-vous qu'on s'occupe de vous ? Hein ? Aux Etats-Unis on vous met les deux mains plaquées contre le mur (il mimait l'action) avec un revolver contre la tempe ! » Encore un poulet qui avait vu trop de John Wayne !

« Désolé, a rétorqué Théo, mais j'ai vécu pas mal de temps là-bas, et jamais un flic américain n'a porté la main sur moi. Je n'ai jamais été fouillé, ni contrôlé aux Etats-Unis. » De ces tracasseries permanentes, Théo a tiré une chanson « Soft Kiss » avec ce refrain grinçant « Mon seul contact physique est avec la police. »

Quand on lui demande quel genre de musique joue Orchestre Rouge, Théo rétorque : du rock juif !

« Je préfère dire ça plutôt que de la new-wave ou une étiquette comme ça... Pour ce que vaut la new-wave en France ! Tout est bousillé par votre grande tradition de variétés... Ça schlingue !

— Eh, ho, arrête de râler, il y a bien des choses positives qui t'ont marqué en France ?

— Mmmh, disons, pour ce que ça vaut, le niveau de conscience politique des Français, par rapport à la naïveté des jeunes Américains. Le revers de la médaille, c'est le snobisme, la branlette intellectuelle, la crainte de passer pour un con quand on ne sait pas un truc. Un Américain n'aura pas peur de débarquer comme un ahuri et de mettre les pieds dans le plat en demandant : « qu'est-ce que c'est que ce truc ? »

— Dis donc, je t'ai demandé un aspect positif !

— Euh, oui. Voyons, un grand plaisir, c'est la baguette trempée dans un bol de café au lait ! »

Phil Casoar

Deprogramming suite de la p. 77

— Même si le kidnappé était majeur ?

— Oui. Et les juges laissaient courir. »

A la longue, Ted Patrick a été arrêté, condamné à la prison ou à des amendes. En dix ans, il est passé neuf fois en Justice, il a récolté trois peines de prison ferme et on lui réclame plus de deux cent millions de dommages et intérêts.

Qu'importe, il est devenu célèbre aux Etats-Unis.

Si célèbre même que ses compétences dépassent les histoires de sectes. Les parents de Patricia Hearst, persuadés que leur fille n'a agi que sous une influence psychique, feront appel à lui. Il raconte lui-même la scène :

« Comme il ne s'agit pas de religion, lui dit Madame Hearst, croyez-vous que vos méthodes soient aussi efficaces ?

— Votre fille a été conditionnée, répond Ted Patrick. Peu importe à quoi on conditionne quelqu'un. Ça peut-être à la Bible comme à l'annuaire du téléphone. Le contrôle mental s'exerce dans tous les cas... Et il importe de la déprogrammer. Sinon, même si elle quitte ce groupe politique qui lui a lavé le cerveau, elle restera toute sa vie abrutée comme un légume. »

Mauvais diagnostic. Patricia Hearst s'en est fort bien tirée sans déprogrammeur. Cela n'empêche pas le bouquin de Ted Patrick où cette histoire est relatée, *Let Our Children go*, de devenir un best-seller. Les médias commencent à parler de lui. On s'interroge sur les limites de sa méthode.

« Est-ce que votre technique de deprogramming n'est pas dangereuse ? Que faites-vous de la liberté de pensée ?

— A en croire certains journalistes, qui n'ont jamais assisté à un deprogramming, cela se situe à mi-chemin entre la torture et l'orgie !

— Mais si la personne résiste ?

— Dans ce cas, naturellement, il arrive que nous ayons à la maîtriser physiquement, mais ma méthode diffère de celle des sectes. Je n'affame pas la personne dont je m'occupe, je ne l'empêche pas de dormir pour amincir ses facultés intellectuelles.

— Pouvez-vous définir le deprogramming en une phrase ?

— Cela consiste à parler, juste à parler, en se servant de la logique et du bon sens. Je ne vais pas fourrer des os de poulet dans la gorge des gens, je ne leur met pas des glaçons dans le dos, je ne les oblige pas à courir tout nu, comme certains le prétendent !

— Mais où est la différence avec la rééducation qu'on impose aux dissidents dans les pays communistes ? »

Eh oui. Si l'on peut déconditionner n'importe qui, c'est très dangereux. Mais je ne crois pas que l'on puisse déprogrammer n'importe qui. Il faut que le sujet s'y prête, et d'abord par sa faiblesse. Essayez un peu de déprogrammer un catholique militant de soixantedix ans, vous m'en direz des nouvelles. Si l'opération réussit, alors là, oui, il y a de quoi s'inquiéter, car la méthode de Ted Patrick pourrait servir à de tristes fins.

L'affaire Stéphanie Riethmiller était une bonne occasion pour s'attaquer au deprogramming. Pour une fois, les sectes n'excusaient pas un enlèvement. Il s'agissait d'une intrusion dans la vie privée de quelqu'un.

« Je n'ai rien à voir dans l'affaire Riethmiller, dit Ted Patrick. Rien. Si je m'en étais

occupé il n'y aurait même pas eu de procès... En trois heures, j'aurais déprogrammé avec succès miss Riethmiller, et elle n'aurait jamais porté plainte. Ce deprogramming a été mal mené. C'est un fiasco. Et un déprogrammeur ne doit pas avoir de relation sexuelle avec la personne dont il s'occupe. »

Ce que Ted Patrick désapprouve, c'est le manque de talent de Naomi et de Jim. Il ne se pose pas la vraie question : avait-on le droit de kidnapper Stéphanie, une fille majeure, pour l'empêcher de vivre comme bon lui semble, avec sa copine Patty ? Au contraire :

« Les Riethmiller ont eu raison de faire déprogrammer leur fille. Ils auraient agi en parents irresponsables s'ils n'avaient pas tenté de briser le contrôle mental que Patty Thiemann exerce sur elle... En fait, c'est la police de Norwood qui a violé les droits civiques de Miss Riethmiller en l'amenant à penser qu'elle devait rejoindre Miss Thiemann. Je le répète, le deprogramming n'a pour but que de restituer aux gens leur libre-arbitre et leur liberté de pensée... »

Oui. Cela part de bons sentiments, peut-être, mais il ne faut rien exagérer. J'adore les spaghettis bolognese et les œufs en meurette. Si demain ces deux plats, pour une raison absurde, étaient condamnés par la morale de mon pays, on essayerait donc de m'enlever à la sortie d'une pizzeria pour m'empêcher de me faire plaisir ? Vraiment, il y a dans le deprogramming quelque chose de déplaisant. On a envie de dire à Ted Patrick : de quoi tu te mêles ? On n'a jamais sauvé les gens malgré eux. Essayez d'empêcher un type de sauter dans la Seine. Vous le sauvez trois fois. La quatrième fois il coulera à pic. C'est sans doute son problème.

Yanne Fagnen